

Le Petit Journal

ADMINISTRATION
61, RUE LAFAYETTE, 61

Les manuscrits ne sont pas rendus

On s'abonne sans frais
dans tous les bureaux de poste

5 CENT.

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

5 CENT.

ABONNEMENTS

25^{me} Année

Numéro 1.219

DIMANCHE 29 MARS 1914

	SIX MOIS	UN AN
SEINE et SEINE-ET-OISE	2 fr.	3 fr. 60
DÉPARTEMENTS	2 fr.	4 fr.
ÉTRANGER	2 50	6 fr.



Tragique épilogue d'une querelle politique

M^{me} CAILLAUX, FEMME DU MINISTRE DES FINANCES, TUE A COUPS DE REVOLVER
M. GASTON CALMETTE DIRECTEUR DU " FIGARO "

EXPLICATION DE NOS GRAVURES

TRAGIQUE ÉPILOGUE

D'UNE QUERELLE POLITIQUE

Mme Gaillaux, femme du ministre des Finances, tue à coups de revolver M. Gaston Calmette, directeur du « Figaro ».

Ce fut, dans Paris, une stupeur lorsqu'on apprit l'attentat dont M. Gaston Calmette venait d'être victime.

On sait que, depuis quelque temps, le directeur du Figaro menait dans ce journal une campagne ardente contre le ministre des finances. Mais cette campagne s'était toujours poursuivie uniquement sur le terrain politique, et jamais la personnalité de Mme Gaillaux n'y avait été mêlée.

C'est pourquoi l'on conçoit mal la raison qui la détermina au meurtre.

Sans doute subit-elle, par l'ambiance, le contre-coup des colères que la campagne du Figaro renouvelait presque chaque jour à son foyer ; mais comment se peut-il qu'une femme, si irritée qu'elle fût dans son cœur d'épouse, ait eu l'horrible courage de préméditer ce crime et de l'accomplir avec une aussi implacable résolution ?

Il y a, dans un tel acte, un témoignage tristement significatif des mœurs actuelles.

L'apreté des luttes politiques, la scandaleuse liberté du revolver, la déplorable pratique des justices sommaires, voilà ce que ce crime fait apparaître une fois de plus à nos yeux. Et la constatation est d'autant plus douloureuse que c'est une femme qui, cette fois, en est la sanglante héroïne.

M. Gaston Calmette jouissait dans la presse parisienne d'une sympathie unanime. Il était par excellence, l'homme courtois, bienveillant, incapable, même dans les plus âpres polémiques, d'un acte que la conscience eût réprouvé. On peut même dire qu'il fut victime de cette courtoisie même. Quand Mme Gaillaux lui fit passer sa carte, un ami qui craignait quelque séclat, lui dit :

— J'espère que vous n'allez pas la recevoir.

— Pardon, répondit-il, c'est une femme, je ne puis refuser de l'entendre.

Deux minutes plus tard, il tombait frappé à mort par cette femme qu'il avait courtoisement accueillie.

Sa perte a été cruellement ressentie par ses collaborateurs. Il était aimé d'eux autant qu'il les aimait ; et l'on sait qu'en mourant sa suprême pensée fut pour eux pour « ses amis », pour « sa maison ».

« Nous nous associons de tout cœur à leur douleur, nous nous inclinons avec eux devant la tombe de ce grand homme ».

IL Y A CENT ANS

LES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE A LA BARRIÈRE DU TRÔNE

Dans la défense de Paris, le 30 mars 1814, les élèves de Polytechnique jouèrent un rôle particulièrement héroïque. Nous avons voulu populariser le souvenir de leur vaillance par une gravure les représentant à la barrière du Trône, où leur intervention fut des plus glorieuses. Et nos lecteurs trouveront en outre, à la 5^e page, encadrée d'un article sur les « Héros de Polytechnique », la reproduction inédite du superbe monument qui sera élevé prochainement à la mémoire des Polytechniciens morts pour la patrie en 1814...

VARIÉTÉ

IL Y A CENT ANS

Le 30 mars 1814. — Paris devant l'invasion. — A la barrière de Clichy. — Le meunier héroïque. — L'École Polytechnique et l'École d'Alfort. — La colère de l'Empereur.

Il y a cent ans, ce fut, sous les murs de la capitale, l'épilogue héroïque de cette épopée qui s'appelle dans l'histoire, la campagne de France.

Si Napoléon, lorsqu'il revint, onze mois plus tard, de l'île d'Elbe, eût rendu justice au courage des bourgeois de Paris, comme il le fit pour ceux de Chalon-sur-Saône, Tournus, Saint-Jean-de-Losne et Roanne, il y aurait près d'un siècle que la croix de la Légion d'honneur serait inscrite dans le blason parisien.

Malheureusement, l'Empereur mal renseigné sur la fidélité du peuple de Paris, avait refusé de constituer et d'armer utilement la garde nationale ; et, lorsque, le 30 mars 1814, deux cent mille coalisés se présentèrent devant la capitale, les maréchaux Marmont et Mortier n'eurent guère à leur opposer qu'une vingtaine de mille hommes de troupes régulières.

Pourtant, les gardes nationaux, dont trois mille à peine avaient des fusils, coururent aux barrières et luttèrent toute la journée contre un ennemi formidable. Le monument qui s'élève, aujourd'hui, sur la place Clichy, à la mémoire du maréchal Monecy

et de ses soldats improvisés, témoigne de cet héroïsme.

Il n'entre point dans ma pensée, de relater ici cette journée héroïque et douloureuse, dont un siècle aujourd'hui nous sépare. Il faudrait trop de pages pour en résumer seulement l'histoire.

Contentons-nous d'évoquer quelques-uns des traits de courage et de dévouement au pays, dont les barrières de Paris furent le théâtre ce jour-là.

La ville n'était pas défendue ; point de forts ; à peine quelques batteries sur les hauteurs de Montmartre, des Buttes-Chaumont et de Belleville ; des gardes nationaux sans armes et sans munitions. Aucun moyen de résister longtemps. Et, chaque jour, on apprenait que les armées coalisées se rapprochaient de la capitale.

Pourtant, les Parisiens ne s'affolaient pas. Ils gardaient cette belle âme insouciant et légère qu'ils montrèrent toujours dans le danger. Le canon tonnait déjà sous les murs de Paris, qu'ils ne voulaient pas croire encore au péril qui menaçait la ville. « Napoléon va venir », disaient-ils. Et la seule pensée que l'homme invincible ne pouvait les abandonner, entretenait chez eux la confiance. La veille de la capitulation, tous les théâtres avaient, comme de coutume, ouvert leurs portes ; le boulevard avait vu passer les élégances habituelles ; Tortoni, alors en pleine vogue, débitait ses glaces aux amateurs. On menait joyeuse vie. On ne croyait pas au danger. « Depuis tant d'années, dit une Parisienne d'alors, on était habitué à voir réussir Napoléon, que la défiance eût été presque une ingratitude ».

Cependant, lorsque le 30 mars, aux premières lueurs du jour, on entendit, tout proche, le fracas du canon, lorsqu'à travers les rues, le tambour battit la générale, il fallut bien se rendre à l'évidence. L'ennemi était là, tout prêt à franchir les derniers obstacles et à entrer en vainqueur dans cette capitale qui, depuis la guerre de Cent Ans, n'avait pas subi pareille honte.

Ce fut, pour les habitants, une véritable surprise. Un Anglais, nommé Underwood, qui se trouvait alors à Paris comme prisonnier de guerre, raconte :

« Le 30, au matin, à 6 heures et demie, je fus réveillé, dans la rue Cerutti, où je logeais, par un tambour de la garde nationale, qui battait isolément le rappel. Dans le même moment, j'entendis gronder le canon dans la direction de Belleville. J'ouvris ma croisée ; le ciel était grisâtre. Le grand nombre de personnes des deux sexes qui se trouvaient à leurs fenêtres avec leurs bonnets de nuit et dans un état de demi-nudité, produisit un effet singulier... »

Les Parisiens avaient fort bien dormi, sans inquiéter du péril qui les menaçait ; et il ne leur était venu à l'esprit que le canon et le tambour pour les réveiller.

Mais dès qu'ils comprirent que l'ennemi était aux murailles, il y eut, dans la population, un superbe élan de résistance.

Les rues offraient alors le spectacle le plus singulier. De toutes parts, les villageois de la banlieue avaient gagné la ville et se dirigeaient, poussant leurs bestiaux devant eux, vers les boulevards où on les parquait, au fur et à mesure de leur arrivée. Des voitures, chargées de soldats blessés dans les engagements de la veille, jetaient une note de tristesse au milieu de ce désordre pittoresque.

Et, dans l'autre sens, on voyait des bataillons de la garde nationale qui montaient vers les barrières, pour défendre la ville. La plus grande partie de ces soldats improvisés n'avaient que de mauvais fusils ; d'autres avaient décroché leur fusil de chasse. Ils étaient mal armés ; cependant, ils allaient courageusement à l'ennemi. Et ces hommes chantaient une chanson que, depuis quelques jours, le théâtre avait popularisée, et dont le refrain était :

Non, non, jamais de la ville immortelle
Ils n'oseront insulter les remparts.

Ils osaient, cependant.

Déjà, sur les hauteurs de Saint-Chaumont, Mortier résistait aux premiers assauts de l'ennemi, et, du haut de Romainville et de Belleville, Marmont repoussait les attaques du prince de Wurtemberg.

Là, du moins, l'ennemi avait affaire à des troupes régulières ; mais, à la barrière de Clichy, ce furent de simples gardes nationaux qu'il trouva devant lui, et la défense n'en fut ni moins héroïque ni moins sanglante.

Un tableau célèbre d'Horace Vernet, reproduit en bas-relief sur le beau monument de Guillaume et Doublemard, qui décore aujourd'hui la place Clichy, illustre cette page glorieuse de la défense de Paris. On y voit le maréchal Monecy enflammant le zèle des braves soldats-citoyens qui l'entourent.

Le quartier général du maréchal était à l'entrée de l'avenue de Clichy actuelle, dans un restaurant que tous les vieux Parisiens ont bien connu, chez le père Lathuile.

Et le père Lathuile, ce jour-là, avait vidé ses caves.

— Buvez, disait-il, aux défenseurs de Paris, en leur offrant son meilleur vin, buvez, il ne faut pas qu'il en reste pour les ennemis.

Et le vin du père Lathuile fit merveille. Un moment, sous le feu des canons qu'on avait braqués là, tout un corps russe, commandé, hélas ! par un émigré français, le marquis de Langeron, fut obligé de se replier en désordre.

C'est que parmi ces gardes nationaux, il y avait plus d'un vieux soldat des campagnes de naguère ; il y avait des soldats d'Austerlitz et d'Iéna. Dans le tableau d'Horace Vernet on voit un vieux grenadier tout couvert de blessures. C'était un simple poëlier parisien nommé Margaziti, qui avait fait, en 1792, la campagne de Belgique sous Dumouriez, et s'était vaillamment battu à Jemappes. Tous ces braves gens n'avaient rien oublié des héroïsmes passés.

Ce jour-là, les Parisiens ont bien mérité de leur ville et du pays, et si l'empereur avait eu moins de défiance en eux, s'il les eût depuis longtemps armés et exercés, qui sait si leur résistance ne lui eût pas permis d'arriver à Paris avant la capitulation et si la face des choses n'eût pas été changée !

Montmartre, ce même jour, fut témoin d'un trait d'héroïsme, digne de l'antiquité. On a longtemps douté de son authenticité, tant il apparaissait extraordinaire et peu en rapport avec la condition pacifique de celui qui en fut le héros et la victime.

Cette authenticité est aujourd'hui prouvée d'une façon irréfutable.

Il s'agit de la mort glorieuse de Pierre Debray, meunier du moulin Montmartrois qu'on appelait alors le « blute-fin », et que nous nommons aujourd'hui le Moulin de la Galette.

Le corps d'armée de Silésie avait été chargé d'enlever la hauteur de Montmartre. Déjà, le combat qui livra cette position aux Alliés avait donné lieu à un de ces traits de bravoure fabuleux, comme on en trouve tant dans les annales de la Grande Armée. A plusieurs reprises, un colonel français, suivi de quatre cents dragons seulement, fondit sur plus de vingt mille ennemis déployés dans la plaine ; et il ne se retira qu'après s'être aperçu qu'on cherchait à le tourner.

Alors un parti de cosaques parvint jusqu'au sommet de la butte. Or, tout au sommet, il y avait une batterie installée et c'étaient les Debray — quatre frères et le fils de Pierre Debray, l'aîné — qui servaient, avec les artilleurs, les pièces au pied de leur moulin.

Trois Debray étaient tombés sous les balles. Lorsque les cosaques eurent réussi à gravir la butte, on donna l'ordre de cesser le feu. Mais Debray, l'aîné, demeura avec son fils près de la batterie, résolu de n'en pas tenir compte. Le meunier voulait venger ses frères. Quand la cavalerie ennemie arriva pour prendre possession de ses canons, il la laissa approcher à bonne distance, et lui envoya une volée de mitraille. Furieux, les cosaques fondirent sur les canons, les enclouèrent et s'emparèrent des canonniers.

— Que celui qui a tiré se livre, dit le commandant russe, sinon qu'on les fusille.

Debray sortit des rangs.

— C'est moi, dit-il.

Et, comme un officier s'avancait pour s'emparer de sa personne, le meunier sortit de sa poche un pistolet tout armé et lui tira, à bout portant, une balle qui l'étendit raide mort.

Percé de dix coups de lance, Debray tomba. Par l'ordre du commandant russe, son corps fut dépecé séance tenante, et les débris sanglants accrochés, en manière de représailles, aux ailes de son moulin.

Des recherches, dans le registre de Saint-Pierre de Montmartre, opérées récemment, ont fait découvrir cette mention :

« Le 1^{er} avril 1814, a été inhumé dans le cimetière de l'église, Pierre Debray, meunier, mort le 30 mars, par accident ».

« Par accident... » On n'osa pas écrire sur le registre officiel de l'église la vraie cause de la mort de Debray. Mais la tradition de cette mort glorieuse est maintenant affirmée par ce document. Et dimanche prochain, 29 mars, la société de « Vieux-Montmartre » apposera sur le moulin de la Galette, témoin de cette scène héroïque, une plaque consacrant à jamais la mémoire du courageux meunier, mort pour la défense de Paris.

A Charenton, ce sont les élèves de l'école Vétérinaire d'Alfort qui se couvrirent de gloire. Organisés militairement depuis que les événements faisaient prévoir l'attaque de Paris par les Alliés, ils furent dirigés, le matin du 30 mars, sur le pont de Charenton que deux fortes colonnes de l'armée du prince de Wurtemberg essayaient de forcer.

Dès que l'ennemi arriva à la tête du pont, une vive fusillade, partie de l'autre rive, arrêta son élan ; en même temps, une batterie servie par des canonniers garde-côtes lui envoyait une volée de mitraille. Un flottement se produisit dans les rangs de la colonne ennemie. Les élèves d'Alfort en profitèrent et se lancèrent à la baïonnette contre leurs adversaires. Ce fut une héroïque mêlée où les jeunes gens firent noblement leur devoir.

Mais l'ennemi recevait, à chaque instant, des renforts. Craignant d'être débordé, le bataillon d'Alfort dut rétrograder. Une colonne de grenadiers hongrois s'avancée au pas de charge pour s'emparer du pont. Mais un jeune étudiant d'Alfort qui, blessé, n'avait pu suivre ses camarades dans leur retraite, se traîna jusqu'aux canons encore chargés, qui se trouvaient à la tête du pont, et, avec la pierre de son fusil, parvint à mettre le feu à l'un d'eux. Une terrible décharge de mitraille abattit le premier rang de la colonne ennemie.

L'occupation du pont de Charenton avait coûté cher aux alliés.

Quant aux élèves de l'École Polytechnique, nos lecteurs trouveront plus loin, sous la plume érudite de notre collaborateur Edouard Gachot, l'historien des guerres de l'Empire, le récit pittoresque et mouvementé de leur patriotisme et vaillante intervention dans cette mémorable journée.

Ainsi, sur tous les points où l'ennemi porta son effort, il trouva devant lui la résistance improvisée du peuple de Paris. Mais que pouvaient vingt mille hommes exténués par les combats des jours précédents, que pouvaient quelques milliers de gardes nationaux mal armés et quelques centaines de jeunes gens, si valeureux fussent-ils, en face d'une armée formidable de deux cent mille hommes dont les bataillons accouraient en rangs pressés vers la capitale ?

Ah ! si, du moins, Napoléon eût été là !... Mais Napoléon n'était pas là. Quand il accourut enfin, ce fut pour apprendre, à quelques lieues de Paris, qu'il était trop tard et que la capitulation était signée.

L'endroit où l'événement lui fut révélé est encore aujourd'hui à peu près tel qu'il était il y a cent ans : c'est l'auberge de la Cour de France, à Fromenteau, près de Juvisy, sur la vieille route de Fontainebleau, à deux pas de ce joli pont des Belles-Fontaines qui franchit la rivière d'Orge à cet endroit.

Il était huit heures du soir ; l'empereur, parti de Fontainebleau, attendait que le relais de la Cour de France changeât les chevaux de sa berline, quand le général Belliard, venu de Paris à franc étrier, lui apprit la fatale nouvelle.

La vieille auberge de la Cour de France fut témoin d'une effroyable colère. L'homme qui se croyait invincible, ne voulait pas être vaincu.

— Ma voiture, criait-il, je veux aller à Paris.

— Sire, lui dit Belliard, Votre Majesté s'expose à se faire prendre et à faire saccager la capitale...

Et Napoléon, à ces mots, se calma et courba le front sous la fatalité. Il comprit que tout était fini et qu'il avait perdu la France en perdant Paris.

Ernest LAUT.

LA SEMAINE FANTAISISTE

LA RENTE

Jadis la rente, je crois,
Ne faisait pas parler d'elle ;
Des femmes de bon aloi
C'était vraiment le modèle ;
On célébrait sa vertu,
Digne des grandes romaines.

Or les temps ont-ils changé ?
Inexplicable problème,
D'après les tuyaux que j'ai,
La rente n'est plus la même.
Agitée à chaque instant,
Elle fait montre sans cesse
De sursauts inquiétants
Et de subites faiblesses.

Elle, si grave autrefois,
Semble une petite folle ;
Sur son dos les gens marquois
Répètent cent fariboles
Et les journaux, jusqu'au fond
Des cités les plus jointaines,
Content en termes bouffons
La moindre de ses fredaines.

O douleur, sombre destin !
En ce monde est-il possible
Qu'aujourd'hui des plaisantins
Prennent la rente pour cible ?
Dans ses veines coule un sang
Toujours noble, quoi qu'on dise,
C'est Madame Trois-pour-cent
Sans tache et sans bêtardise.

Elle a son armorial
Ecrit en plus d'un volume,
Son honneur proverbial
Est pour nous vieille coutume.
Un peu de tous les côtés
On l'apprécie et l'estime
Et ses titres sont cotés
A leur valeur légitime.

De nos jours assurément
Elle n'est plus jeune et semble
Quelque vieille grand'maman
Dont la tête blanche tremble
Et qui va, à petits pas,
En mantelet de futaine,
Portant lunettes, cabas,
Cabriolet et mitaines.

On sait, à la voir marcher,
Qu'elle craint les aventures,
Qu'un rien peut l'effaroucher,
Lui causer des courbatures.
Et, vivant dans le duvet,
Depuis des ans où dans l'ouate,
Que les à-coups sont mauvais
Pour sa santé délicate.

Elle aime les vieux messieurs
Qui lui parlent à voix basse,
Sur un ton doux, sérieux,
Tout en lui faisant des grâces,
Mais par contre elle hait fort
Tous ces bruyants jeunes hommes
Qui sans vergogne à sa mort
Ont l'air de songer en somme.

Or voici qu'elle a pourtant
De sonnaïnes hardies.
Elle, dame du vieux temps,
Se modernise... Serait-ce
Que, prise du vertigo,
Cette belle qui retarde
Voudrait danser le tango
Ou risquer la très-moutarde ?

Glaudín.

Un coup de Mandrin

C'était un matin de novembre, triste et pluvieux. Mandrin, le fameux contrebandier-bandit de la Savoie, parvint, je ne sais comment, à s'évader de la prison de Pont-de-Beauvoisin où, depuis un mois, il se trouvait prisonnier. La petite ville ne s'éveillait pas encore, les portes de ses remparts étaient fermées. Mandrin, qui avait naturellement hâte de gagner la campagne avant que l'alarme ne fût donnée de son évvasion, eut un moment de désarroi. Mais, courageux, il se cacha tout contre le corps de garde, dans un hangar : de là, dès que le pont-levis fut abaissé sur la rivière du Guiers, il s'insinua derrière une charrette qui passait, et dare dare fila sur la route déserte.

La pluie tombait, fine et froide. Mandrin grelottait, en son costume de prisonnier, qu'il devait bien vite échanger contre un autre, afin de dépister les gendarmes qui, sûrement, allaient être envoyés à sa recherche. D'autre part, il avait faim. Tout en marchant, il regardait, avec anxiété, si une ferme ne se montrait pas, au milieu des prés, sur le penchant du coteau pierreux qu'il longeait toujours. Soudain, dans l'éclaircie d'une plaine, il aperçut des moutons, qui, tout proche d'un bois, broutaient l'herbe tendre. Le pâtre, évidemment, n'était pas loin, dans le bois peut-être. La pluie avait cessé : Mandrin pénétra, non sans précaution, sous les arbres, en prêtant l'oreille aux moindres bruits. Au pied d'une broussaille, il découvrit le pâtre couché dans un léger creux de la terre, sa tête reposant sur un roc. Le pâtre dormait comme un enfant, sous le grand manteau qui lui servait de couverture. Mandrin, à pas de loup, s'approcha de lui ; avec sa dextérité coutumière, il s'empara de son manteau, de son chapeau de feutre et de son bâton. Sans différer davantage, il courut à travers bois, jusqu'à la grand-route où, de nouveau, il marcha de son pas énergique, sous le déguisement qui lui donnait une belle assurance.

Au bout d'une heure, il eut parcouru plus d'une lieue. Se croyant en sécurité parfaite, il résolut de prendre un peu de repos. Une maison jolie, au milieu d'un verger, mais triste, ses volets presque clos, semblait s'offrir à lui. Il entra délibérément dans le jardin, et il frappa de son bâton à plusieurs reprises. Une brave paysanne, dont les traits étaient ravagés par une douleur profonde, vint d'un pas nonchalant lui ouvrir.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle. Que voulez-vous ?

— Je suis, répondit-il, un pauvre pâtre sans ouvrage. J'ai faim. Je ne puis guère aller plus loin.

La paysanne examinait la tournure de ce pauvre, qui lui parut plus pauvre qu'elle. Il dut lui plaire, avec son fin visage blond, éclairé par le sourire de ses yeux fiers. Car elle lui ouvrit toute grande sa porte. Dans une pièce basse, le feu rouge brillait au cœur de la cheminée.

— Asseyez-vous là ! dit la paysanne à son hôte.

Après du feu, sur une table, elle lui apporta les meilleures ressources qui restaient dans son ménage, du pain, du fromage et de l'eau. Mandrin mangea de bon appétit. Pourtant, observateur perspicace, il remarqua que la paysanne le quittait à chaque minute pour soulever, derrière lui, un rideau de toile grossière et s'en allait, dans la pièce voisine, chuchoter d'une voix languissante. Une fois qu'elle se représentait devant lui, il l'interrogea :

— Qu'allez-vous donc faire de l'autre côté ?

— Je soigne depuis un mois une enfant de quinze ans, qui est très malade. C'est le seul lien de ma famille qui me reste, et je ne sais pas si la mort épargnera ma maison... Je fais tout ce que je peux, mais je ne comprends rien au mal de cette enfant.

— Est-ce que le médecin l'a vue ?

— Un médecin n'est jamais entré ici. Je ne suis pas assez riche pour le payer. Et la rebouteuse de notre village de Domessin est si vieille qu'elle a peut-être perdu les idées.

— Bien ! Bien !... Je vais m'occuper de vous sans retard.

— Vous, un père !

— Oui. Ne dites rien de mon passage à qui que ce soit.

— J'accepte volontiers cette condition, déclara-t-elle, résignée à tout.

Mandrin, qui avait connu les pires calamités de la vie, s'apitoyait sur le sort de cette maison où, sans espoir de récompense, il avait été généreusement reçu. Il s'enveloppa de son manteau, prit son bâton, et, disant bonjour à la paysanne stupéfaite, il partit à grands pas sur la route. Au delà d'un mamelon, sous le contrefort d'une abrupte colline, il rencontra le village de Domessin. A la première auberge, il s'arrêta sans crainte, désireux d'y entendre les bavardages des colporteurs et des rouliers qui savent les moindres nouvelles de leur pays familier. Toujours sympathique à tous, toujours de bonne humeur, il se mêla pendant la journée à toutes les conversations ; et il n'eut point de peine à apprendre que le lendemain on célébrait au château de Rochefort une noce somptueuse, où devait assister la noblesse de la province. La châtelaine mariait sa fille, qui apportait à son fiancé une dot considérable. Mandrin apprit également que l'intendant du château, qu'il se souvenait d'avoir rencontré au cours d'une de ses expéditions, savait merveilleusement, avec des manières souriantes et patelines, pratiquer le vol et la concussion au préjudice de ses maîtres, si faciles à duper.

Donc, le lendemain, de très bonne heure, par un ciel clément et doux, il s'achemina, toujours enveloppé de son manteau et armé de son bâton, jusqu'en haut de l'apre colline que la seigneurie de Rochefort commande. En ce jour de liesse, où les moindres domestiques étaient occupés, il put sans encombre s'avancer à travers la cour du château, et s'introduire d'un pas discret dans le vestibule. Là, tout au fond, il avisa une porte entrouverte. Et penchant un peu la tête, il reconnut ce vieux diable d'intendant, à mine de bon apôtre, gras et rasé, et qui était si occupé à ranger, sur sa vaste table, des tas de pièces d'or et de pièces d'argent, qu'il n'entendait plus rien des plus légers bruits d'alentour. Mandrin n'hésita plus. Il franchit d'un bond le seuil du cabinet, et, refermant la porte, rejetant son manteau, il s'avança vers l'intendant, ébahi, terrifié.

— Ah ! ah !... ricana-t-il. Vous ne me reconnaissez pas ?

— Qui êtes-vous ? Comment avez-vous pu pénétrer jusqu'ici ?

— Ça, c'est mon affaire. Je suis Mandrin !

— Mandrin !... Misérable ! Vous ne songez pas que mon seigneur peut apparaître d'un moment à l'autre ?

— Qu'il vienne ! Je lui dirai qui je suis, et aussi qui vous êtes, vous, un prévaricateur qui, depuis trente ans, abusez de sa confiance !

— Moi !

— Taisez-vous ! Ou bien, c'est moi qui appelle ! Il se peut qu'on me conduise en prison ; mais alors, sûrement, vous m'y accompagnerez !

L'intendant, pour se mettre sur la défensive, essaya de se lever. Mandrin, d'un coup de poing brutal, l'enfonça dans son fauteuil, en grondant :

— Il me faut une part de cette fortune ! Exécutez-vous ou j'appelle !

Il s'élançait sur un cordon de sonnette avec tant de résolution, que l'autre, réfléchissant aux conséquences désastreuses que pouvait avoir sur sa destinée un tour de Mandrin, se décida enfin à se débarrasser de lui.

— Voyons, quoi !... Que vous faut-il ?

— Mille livres !

— C'est trop. On s'en apercevra.

— Non. Vous êtes un financier trop habile à dissimuler vos fonds. Dépêchez-vous. Il me semble entendre quelqu'un venir.

— Voilà ! Voilà !

Et l'intendant, qui tremblait d'émotion, ramassa dans une de ses mains rapaces un tas d'or, et, précipitamment, il l'enferma dans un petit sac de toile, qu'il remit à Mandrin.

— C'est bien, remercia celui-ci. Nous sommes amis désormais. Si quelque ennui vous menace, je vous protégerai.

— En attendant, c'est moi qui suis volé aujourd'hui.

Mandrin, ayant revêtu son manteau, sortit.

Dans la cour, il eut l'étonnement radieux de trouver un cheval tout sellé. D'un élan, il l'enfourcha, il descendit, bride abattue, le chemin qui le ramena au village, puis, une lieue plus loin, à la maison solitaire où il avait reçu une hospitalité si charitable. La paysanne vint ouvrir, plus triste que l'avant-veille.

— Ah !... c'est vous ? dit-elle.

— Me revolez. Je tiens mes promesses... Et l'enfant, comment va-t-elle ?

— Pas mieux, hélas !

— Je vous apporte au moins de quoi lui procurer les soins nécessaires.

Tandis qu'il gardait pour ses besoins personnels, la moitié de son butin, il versa cinq cents livres sur la table.

— Non ! non ! se récria la paysanne. Il m'est impossible d'accepter. Où avez-vous pris tout ça ?

— Ne craignez rien. S'il y a péché, il est tout pour moi. Mais vous ne savez pas qui je suis. Au revoir. Mon cheval s'impatiente !

Elle, éblouie, malgré tout, par la puissance de cet inconnu, n'avait pas eu le temps de proférer un mot de gratitude, qu'il avait disparu. Son enfant, grâce aux soins éclairés d'un médecin de la ville, guérit. Et lorsqu'un des jours de l'été, la nouvelle se répandit, dans les campagnes de la Savoie arrosées par le Guiers, que cet inconnu n'était autre que le fameux Mandrin, aucun des paysans n'eut le courage d'y croire.

Georges BEAUME.

ne prenez que les tablettes COQUELICOTS marquées au nom de l'inventeur JOHN TAVERNIER, seules efficaces contre le rhume.

Et puis ne pouvait-elle pas attendre du sort d'autres secours ? Parce que diplômée, elle n'en était pas moins jolie ; parce que savante, moins attirante et moins charmante. Les cheveux bruns rejetés par grandes ondes en arrière, le teint clair et transparent, les yeux profonds, le nez fin, la bouche saine comme une rose d'été, elle avait un visage expressif et personnel et la grâce de son allure, l'harmonie discrète de ses gestes ajoutaient à toute sa personne un attrait fait pour toucher le cœur des hommes.

Cet attrait avait agi aussitôt et le premier qui avait déclaré son amour à Thérèse n'était pas des moindres, puisque c'était Charly Pommerel.

Charly, assurément, n'avait rien d'un philosophe ou d'un savant, mais si ses connaissances manquaient d'étendue, il possédait par contre une intelligence vive et de l'esprit. Il savait rire et faire rire avec délicatesse. Il montrait une gaieté communicative dont on lui était reconnaissant. D'autre part, grand, mince et blond comme un Anglais, il avait le charme physique des hommes entraînés aux sports. Il plaisait en un mot et, comme il avait hérité de ses parents une grosse fortune, bien peu auraient pu lui résister.

Thérèse ne lui fut pas cruelle. Dès qu'il eut avoué son amour, elle lui tendit franchement la main et, dans cette étreinte énergique, leurs fiançailles furent signées. Quelques mois plus tard, le mariage eut lieu. Le voyage de noces les entraîna pendant de longues semaines sous des cieux plus bleus que ceux de chez nous, à l'ombre d'arbres plus odorants que ceux des boulevards. Enfin, heureux, souriants, un peu las, ils revinrent à Paris et s'installèrent.

Une autre que Thérèse aurait renoncé à la médecine, satisfaite de vivre largement avec les rentes du mari. La jeune femme était trop fière pour cela. Elle reprit sa clientèle, un instant délaissée. Elle chercha même à l'augmenter pour ne rien

de la pointe acérée qu'il cherchait. D'ailleurs, l'aurait-il trouvée qu'il n'aurait pas osé s'en servir. Il se contenta de lancer vers le plafond de la salle à manger une volute épaisse de sa cigarette, puis de humer les dernières gouttes de café oubliées dans sa tasse.

Depuis un mois que le jeune ménage s'était installé définitivement à Paris, c'était chaque jour, ou presque, à la même heure, la même discussion. Elle n'avait jamais rien de violent et d'acerbé et se terminait toujours avec gaieté, car Thérèse et Charly Pommerel s'aimaient réellement, ainsi qu'à la première semaine de leur mariage. Cependant elle ne laissait pas de jeter quelque dépit dans le cœur du jeune homme, quelque colère aussi dans le cœur de sa femme et, jusqu'au soir, jusqu'à cet instant également attendu où ils se retrouvaient en tête à tête, ils ne pensaient l'un et l'autre qu'à la façon de triompher le lendemain, elle en trouvant une occupation à Charly, lui en obtenant la paix de Thérèse.

Ce sont des obstinations de ce genre, en somme inutiles, qui gâtent les plus parfaites amitiés et troublent les plus sincères affections. Le ménage Pommerel avait tout pour être heureux. Quel besoin le priaient de chercher davantage ?

Son histoire était courte et charmante. Thérèse avait été élevée, d'une façon très moderne, par un père brave homme et grand esprit. N'ayant point de dot, elle avait courageusement travaillé pour se tailler une place dans le monde. Opiniâtre autant qu'intelligente, elle avait conquis tour à tour des diplômes que peu de femmes ambitionnent. A vingt-sept ans enfin, elle s'était trouvée, avec le titre de doctoresse en médecine, prête à gagner sa vie. Ce titre souvent n'est qu'un point de départ illusoire et décevant. Thérèse, elle, avait eu cette chance de se créer tout de suite une clientèle. Certes, ce n'était pas la fortune, mais du moins c'était, assuré, le pain de chaque jour.

Et puis ne pouvait-elle pas attendre du sort d'autres secours ? Parce que diplômée, elle n'en était pas moins jolie ; parce que savante, moins attirante et moins charmante. Les cheveux bruns rejetés par grandes ondes en arrière, le teint clair et transparent, les yeux profonds, le nez fin, la bouche saine comme une rose d'été, elle avait un visage expressif et personnel et la grâce de son allure, l'harmonie discrète de ses gestes ajoutaient à toute sa personne un attrait fait pour toucher le cœur des hommes.

Cet attrait avait agi aussitôt et le premier qui avait déclaré son amour à Thérèse n'était pas des moindres, puisque c'était Charly Pommerel.

Charly, assurément, n'avait rien d'un philosophe ou d'un savant, mais si ses connaissances manquaient d'étendue, il possédait par contre une intelligence vive et de l'esprit. Il savait rire et faire rire avec délicatesse. Il montrait une gaieté communicative dont on lui était reconnaissant. D'autre part, grand, mince et blond comme un Anglais, il avait le charme physique des hommes entraînés aux sports. Il plaisait en un mot et, comme il avait hérité de ses parents une grosse fortune, bien peu auraient pu lui résister.

Thérèse ne lui fut pas cruelle. Dès qu'il eut avoué son amour, elle lui tendit franchement la main et, dans cette étreinte énergique, leurs fiançailles furent signées. Quelques mois plus tard, le mariage eut lieu. Le voyage de noces les entraîna pendant de longues semaines sous des cieux plus bleus que ceux de chez nous, à l'ombre d'arbres plus odorants que ceux des boulevards. Enfin, heureux, souriants, un peu las, ils revinrent à Paris et s'installèrent.

Une autre que Thérèse aurait renoncé à la médecine, satisfaite de vivre largement avec les rentes du mari. La jeune femme était trop fière pour cela. Elle reprit sa clientèle, un instant délaissée. Elle chercha même à l'augmenter pour ne rien

de la pointe acérée qu'il cherchait. D'ailleurs, l'aurait-il trouvée qu'il n'aurait pas osé s'en servir. Il se contenta de lancer vers le plafond de la salle à manger une volute épaisse de sa cigarette, puis de humer les dernières gouttes de café oubliées dans sa tasse.

Depuis un mois que le jeune ménage s'était installé définitivement à Paris, c'était chaque jour, ou presque, à la même heure, la même discussion. Elle n'avait jamais rien de violent et d'acerbé et se terminait toujours avec gaieté, car Thérèse et Charly Pommerel s'aimaient réellement, ainsi qu'à la première semaine de leur mariage. Cependant elle ne laissait pas de jeter quelque dépit dans le cœur du jeune homme, quelque colère aussi dans le cœur de sa femme et, jusqu'au soir, jusqu'à cet instant également attendu où ils se retrouvaient en tête à tête, ils ne pensaient l'un et l'autre qu'à la façon de triompher le lendemain, elle en trouvant une occupation à Charly, lui en obtenant la paix de Thérèse.

Ce sont des obstinations de ce genre, en somme inutiles, qui gâtent les plus parfaites amitiés et troublent les plus sincères affections. Le ménage Pommerel avait tout pour être heureux. Quel besoin le priaient de chercher davantage ?

Son histoire était courte et charmante. Thérèse avait été élevée, d'une façon très moderne, par un père brave homme et grand esprit. N'ayant point de dot, elle avait courageusement travaillé pour se tailler une place dans le monde. Opiniâtre autant qu'intelligente, elle avait conquis tour à tour des diplômes que peu de femmes ambitionnent. A vingt-sept ans enfin, elle s'était trouvée, avec le titre de doctoresse en médecine, prête à gagner sa vie. Ce titre souvent n'est qu'un point de départ illusoire et décevant. Thérèse, elle, avait eu cette chance de se créer tout de suite une clientèle. Certes, ce n'était pas la fortune, mais du moins c'était, assuré, le pain de chaque jour.

Et puis ne pouvait-elle pas attendre du sort d'autres secours ? Parce que diplômée, elle n'en était pas moins jolie ; parce que savante, moins attirante et moins charmante. Les cheveux bruns rejetés par grandes ondes en arrière, le teint clair et transparent, les yeux profonds, le nez fin, la bouche saine comme une rose d'été, elle avait un visage expressif et personnel et la grâce de son allure, l'harmonie discrète de ses gestes ajoutaient à toute sa personne un attrait fait pour toucher le cœur des hommes.

Cet attrait avait agi aussitôt et le premier qui avait déclaré son amour à Thérèse n'était pas des moindres, puisque c'était Charly Pommerel.

Charly, assurément, n'avait rien d'un philosophe ou d'un savant, mais si ses connaissances manquaient d'étendue, il possédait par contre une intelligence vive et de l'esprit. Il savait rire et faire rire avec délicatesse. Il montrait une gaieté communicative dont on lui était reconnaissant. D'autre part, grand, mince et blond comme un Anglais, il avait le charme physique des hommes entraînés aux sports. Il plaisait en un mot et, comme il avait hérité de ses parents une grosse fortune, bien peu auraient pu lui résister.

Thérèse ne lui fut pas cruelle. Dès qu'il eut avoué son amour, elle lui tendit franchement la main et, dans cette étreinte énergique, leurs fiançailles furent signées. Quelques mois plus tard, le mariage eut lieu. Le voyage de noces les entraîna pendant de longues semaines sous des cieux plus bleus que ceux de chez nous, à l'ombre d'arbres plus odorants que ceux des boulevards. Enfin, heureux, souriants, un peu las, ils revinrent à Paris et s'installèrent.

Une autre que Thérèse aurait renoncé à la médecine, satisfaite de vivre largement avec les rentes du mari. La jeune femme était trop fière pour cela. Elle reprit sa clientèle, un instant délaissée. Elle chercha même à l'augmenter pour ne rien

de la pointe acérée qu'il cherchait. D'ailleurs, l'aurait-il trouvée qu'il n'aurait pas osé s'en servir. Il se contenta de lancer vers le plafond de la salle à manger une volute épaisse de sa cigarette, puis de humer les dernières gouttes de café oubliées dans sa tasse.

Depuis un mois que le jeune ménage s'était installé définitivement à Paris, c'était chaque jour, ou presque, à la même heure, la même discussion. Elle n'avait jamais rien de violent et d'acerbé et se terminait toujours avec gaieté, car Thérèse et Charly Pommerel s'aimaient réellement, ainsi qu'à la première semaine de leur mariage. Cependant elle ne laissait pas de jeter quelque dépit dans le cœur du jeune homme, quelque colère aussi dans le cœur de sa femme et, jusqu'au soir, jusqu'à cet instant également attendu où ils se retrouvaient en tête à tête, ils ne pensaient l'un et l'autre qu'à la façon de triompher le lendemain, elle en trouvant une occupation à Charly, lui en obtenant la paix de Thérèse.

Ce sont des obstinations de ce genre, en somme inutiles, qui gâtent les plus parfaites amitiés et troublent les plus sincères affections. Le ménage Pommerel avait tout pour être heureux. Quel besoin le priaient de chercher davantage ?

Son histoire était courte et charmante. Thérèse avait été élevée, d'une façon très moderne, par un père brave homme et grand esprit. N'ayant point de dot, elle avait courageusement travaillé pour se tailler une place dans le monde. Opiniâtre autant qu'intelligente, elle avait conquis tour à tour des diplômes que peu de femmes ambitionnent. A vingt-sept ans enfin, elle s'était trouvée, avec le titre de doctoresse en médecine, prête à gagner sa vie. Ce titre souvent n'est qu'un point de départ illusoire et décevant. Thérèse, elle, avait eu cette chance de se créer tout de suite une clientèle. Certes, ce n'était pas la fortune, mais du moins c'était, assuré, le pain de chaque jour.

Et puis ne pouvait-elle pas attendre du sort d'autres secours ? Parce que diplômée, elle n'en était pas moins jolie ; parce que savante, moins attirante et moins charmante. Les cheveux bruns rejetés par grandes ondes en arrière, le teint clair et transparent, les yeux profonds, le nez fin, la bouche saine comme une rose d'été, elle avait un visage expressif et personnel et la grâce de son allure, l'harmonie discrète de ses gestes ajoutaient à toute sa personne un attrait fait pour toucher le cœur des hommes.

Cet attrait avait agi aussitôt et le premier qui avait déclaré son amour à Thérèse n'était pas des moindres, puisque c'était Charly Pommerel.

Charly, assurément, n'avait rien d'un philosophe ou d'un savant, mais si ses connaissances manquaient d'étendue, il possédait par contre une intelligence vive et de l'esprit. Il savait rire et faire rire avec délicatesse. Il montrait une gaieté communicative dont on lui était reconnaissant. D'autre part, grand, mince et blond comme un Anglais, il avait le charme physique des hommes entraînés aux sports. Il plaisait en un mot et, comme il avait hérité de ses parents une grosse fortune, bien peu auraient pu lui résister.

Thérèse ne lui fut pas cruelle. Dès qu'il eut avoué son amour, elle lui tendit franchement la main et, dans cette étreinte énergique, leurs fiançailles furent signées. Quelques mois plus tard, le mariage eut lieu. Le voyage de noces les entraîna pendant de longues semaines sous des cieux plus bleus que ceux de chez nous, à l'ombre d'arbres plus odorants que ceux des boulevards. Enfin, heureux, souriants, un peu las, ils revinrent à Paris et s'installèrent.

Une autre que Thérèse aurait renoncé à la médecine, satisfaite de vivre largement avec les rentes du mari. La jeune femme était trop fière pour cela. Elle reprit sa clientèle, un instant délaissée. Elle chercha même à l'augmenter pour ne rien

de la pointe acérée qu'il cherchait. D'ailleurs, l'aurait-il trouvée qu'il n'aurait pas osé s'en servir. Il se contenta de lancer vers le plafond de la salle à manger une volute épaisse de sa cigarette, puis de humer les dernières gouttes de café oubliées dans sa tasse.

Depuis un mois que le jeune ménage s'était installé définitivement à Paris, c'était chaque jour, ou presque, à la même heure, la même discussion. Elle n'avait jamais rien de violent et d'acerbé et se terminait toujours avec gaieté, car Thérèse et Charly Pommerel s'aimaient réellement, ainsi qu'à la première semaine de leur mariage. Cependant elle ne laissait pas de jeter quelque dépit dans le cœur du jeune homme, quelque colère aussi dans le cœur de sa femme et, jusqu'au soir, jusqu'à cet instant également attendu où ils se retrouvaient en tête à tête, ils ne pensaient l'un et l'autre qu'à la façon de triompher le lendemain, elle en trouvant une occupation à Charly, lui en obtenant la paix de Thérèse.

Ce sont des obstinations de ce genre, en somme inutiles, qui gâtent les plus parfaites amitiés et troublent les plus sincères affections. Le ménage Pommerel avait tout pour être heureux. Quel besoin le priaient de chercher davantage ?

Son histoire était courte et charmante. Thérèse avait été élevée, d'une façon très moderne, par un père brave homme et grand esprit. N'ayant point de dot, elle avait courageusement travaillé pour se tailler une place dans le monde. Opiniâtre autant qu'intelligente, elle avait conquis tour à tour des diplômes que peu de femmes ambitionnent. A vingt-sept ans enfin, elle s'était trouvée, avec le titre de doctoresse en médecine, prête à gagner sa vie. Ce titre souvent n'est qu'un point de départ illusoire et décevant. Thérèse, elle, avait eu cette chance de se créer tout de suite une clientèle. Certes, ce n'était pas la fortune, mais du moins c'était, assuré, le pain de chaque jour.

Et puis ne pouvait-elle pas attendre du sort d'autres secours ? Parce que diplômée, elle n'en était pas moins jolie ; parce que savante, moins attirante et moins charmante. Les cheveux bruns rejetés par grandes ondes en arrière, le teint clair et transparent, les yeux profonds, le nez fin, la bouche saine comme une rose d'été, elle avait un visage expressif et personnel et la grâce de son allure, l'harmonie discrète de ses gestes ajoutaient à toute sa personne un attrait fait pour toucher le cœur des hommes.

Cet attrait avait agi aussitôt et le premier qui avait déclaré son amour à Thérèse n'était pas des moindres, puisque c'était Charly Pommerel.

Charly, assurément, n'avait rien d'un philosophe ou d'un savant, mais si ses connaissances manquaient d'étendue, il possédait par contre une intelligence vive et de l'esprit. Il savait rire et faire rire avec délicatesse. Il montrait une gaieté communicative dont on lui était reconnaissant. D'autre part, grand, mince et blond comme un Anglais, il avait le charme physique des hommes entraînés aux sports. Il plaisait en un mot et, comme il avait hérité de ses parents une grosse fortune, bien peu auraient pu lui résister.

Thérèse ne lui fut pas cruelle. Dès qu'il eut avoué son amour, elle lui tendit franchement la main et, dans cette étreinte énergique, leurs fiançailles furent signées. Quelques mois plus tard, le mariage eut lieu. Le voyage de noces les entraîna pendant de longues semaines sous des cieux plus bleus que ceux de chez nous, à l'ombre d'arbres plus odorants que ceux des boulevards. Enfin, heureux, souriants, un peu las, ils revinrent à Paris et s'installèrent.

Une autre que Thérèse aurait renoncé à la médecine, satisfaite de vivre largement avec les rentes du mari. La jeune femme était trop fière pour cela. Elle reprit sa clientèle, un instant délaissée. Elle chercha même à l'augmenter pour ne rien

de la pointe acérée qu'il cherchait. D'ailleurs, l'aurait-il trouvée qu'il n'aurait pas osé s'en servir. Il se contenta de lancer vers le plafond de la salle à manger une volute épaisse de sa cigarette, puis de humer les dernières gouttes de café oubliées dans sa tasse.

Depuis un mois que le jeune ménage s'était installé définitivement à Paris, c'était chaque jour, ou presque, à la même heure, la même discussion. Elle n'avait jamais rien de violent et d'acerbé et se terminait toujours avec gaieté, car Thérèse et Charly Pommerel s'aimaient réellement, ainsi qu'à la première semaine de leur mariage. Cependant elle ne laissait pas de jeter quelque dépit dans le cœur du jeune homme, quelque colère aussi dans le cœur de sa femme et, jusqu'au soir, jusqu'à cet instant également attendu où ils se retrouvaient en tête à tête, ils ne pensaient l'un et l'autre qu'à la façon de triompher le lendemain, elle en trouvant une occupation à Charly, lui en obtenant la paix de Thérèse.

LES GAITES DE LA SEMAINE, par DRANER



— On parle de rétablir les bals de l'Hôtel de Ville...

— Hum... nos édiles et nos députés trouvent donc que nos écus ne dansent pas assez ?



— Un militaire dans votre cuisine !

— Dans son journal, m'ossieu écrit qu'il faut améliorer le régime sanitaire de l'armée... Je suis le conseil de m'ossieu.



Modes printanières

Comment nos couturiers arrivent à ce que nos Parisiennes aient le sac.



— Las des observations de M'ossieu, j'agirai comme à la Chambre et je poserai à M'ossieu la question de confiance !